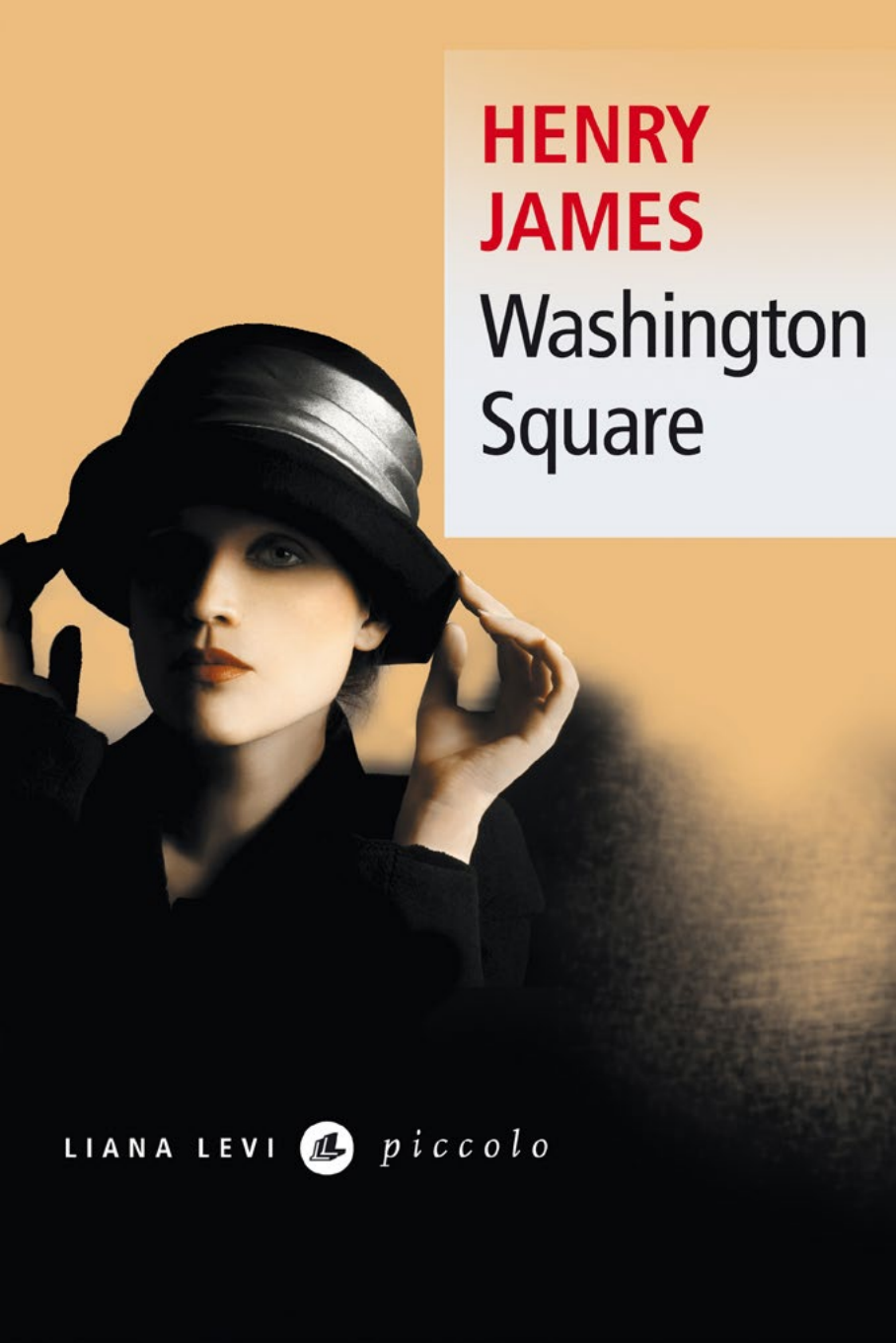




**HENRY
JAMES**

Washington
Square

LIANA LEVI



piccolo



Dans le New York du milieu du XIX^e siècle, Catherine, jeune femme terne et réservée, vit avec son père, veuf implacable à l'importante fortune, dont elle cherche en vain l'amour et l'approbation. Aussi, quand ce dernier lui interdit formellement d'épouser Morris Townsend – prétendant fringant sans profession ni revenu – Catherine se trouve confrontée à un déchirant dilemme, tandis qu'une vieille tante écervelée papillonne entre eux. Dans la vénérable demeure de Washington Square, le quatuor est en place pour jouer un morceau dissonant. Ironique et savoureux, ce roman magistral d'Henry James se veut autant une étude incisive de l'âme humaine qu'un portrait fascinant de la société new-yorkaise du XIX^e siècle.

HENRY JAMES, né en 1843 à New York, effectue de longs séjours en Europe avant de choisir de s'installer à Londres, où il meurt en 1916. Auteur de nombreux chefs-d'œuvre, il est reconnu comme l'un des plus grands romanciers de langue anglaise.

Henry James

Washington Square

*Traduit de l'anglais
par Claude Bonnafont*

LIANA LEVI  piccolo

Préface

Lorsque *Washington Square* paraît en 1880, Henry James est encore un jeune romancier mais, à trente-huit ans, un écrivain déjà aguerri. Deux ans plus tôt, son premier grand succès, *Daisy Miller*, a conquis la critique et le public anglais. Mais, dès l'âge de vingt et un ans, il publiait dans diverses revues américaines ses premiers travaux, dont plusieurs sont anonymes : critiques, comptes rendus, nouvelles, essentiellement, et son premier roman, *Roderick Hudson*, date de 1876.

Sous l'angle de la longueur de l'œuvre, caractéristique apparemment prosaïque mais très révélatrice de l'évolution de l'auteur, de la maturation de sa technique et de l'ampleur de son inspiration, *Washington Square* se situe à mi-chemin entre la multitude des nouvelles et des très courts romans, parfois difficiles à classer dans l'un ou l'autre genre, et les œuvres abyssales que sont *Les Ailes de la colombe*, *La Coupe d'or* et *Les Ambassadeurs*, dans lesquelles le lecteur, armé d'espérance, doit s'immerger en apnée et apprendre à s'accommoder du puissant souffle jamesien.

Au cours de la destinée littéraire de l'écrivain, dans le déroulement extraordinairement fertile de son œuvre, *Washington Square* clôt la série des romans que l'on pourrait qualifier de classiques : quatre protagonistes

occupent la scène, l'intrigue est une épure, l'action réduite au minimum, la prose claire, acérée, percutante, une prose souvent comparée pour son acuité, pour sa « précision synonyme d'intelligence » à celle de Jane Austen. Par la suite, le style de James va se modifier : dans un but d'analyse psychologique plus fouillée, plus fine, plus exhaustive et nuancée, la phrase jame-sienne s'écarte de sa limpidité originelle pour s'enrichir – d'autres disent s'alourdir – d'artifices complexes et subtils, se diluer en méandres, digressions et entrelacs savants qui satisfont peut-être davantage l'intellect délié du lecteur que son sens esthétique. Cette « manière », caractéristique des grands romans, au point qu'une phrase suffit à identifier la griffe de l'auteur, a valu à James la réputation d'un Proust américain.

Une chose est certaine, avec *Washington Square*, Henry James achève sur un chef-d'œuvre le cycle de ses romans traditionnels, et le changement, nullement gratuit, qui interviendra dans son style sera de toute évidence le fruit de sa double expérience, inlassablement enrichie, d'homme et d'écrivain. Une expérience qu'il a lui-même décrite au moyen d'une superbe métaphore : « L'humanité est immense, la réalité a des myriades de formes. Dire que l'on ne peut écrire sans expérience est aussi juste que peu concluant. L'expérience n'est jamais révolue, jamais limitée. C'est une immense sensibilité, une sorte d'énorme toile d'araignée tendue dans la chambre de la conscience, captant dans sa trame chaque molécule en suspension dans l'air. C'est la véritable atmosphère de l'esprit. »

On dit que l'actrice Fanny Kemble aurait glissé à l'oreille de Henry James un épisode de sa vie familiale qui serait à l'origine de *Washington Square* : son frère

avait abandonné une comtesse lorsqu'il avait découvert que son père s'apprêtait à la déshériter.

L'héroïne de James n'est pas comtesse et s'appelle Catherine Sloper. Peut-être vaudrait-il mieux parler d'anti-héroïne tant l'auteur a disgracié la pauvre Catherine ; *poor Catherine* ou *the poor girl*, qu'il s'agisse du narrateur ou des membres de son entourage, c'est toujours ainsi qu'on la désigne. Au physique, elle est anodine ; intellectuellement, à la limite de la sottise. Mais douée, pour son plus grand malheur, du cœur le plus tendre qui soit. Catherine n'a jamais connu le frère qui l'avait précédée – il est mort à l'âge de trois ans –, ni sa mère, une jolie femme, riche et brillante, disparue huit jours après sa naissance. D'emblée, le « sexe impropre » de Catherine a fait d'elle une déception pour son père, le docteur Sloper, éminent praticien de la bonne société new-yorkaise, auquel on a pardonné avec bienveillance les deux morts survenues dans sa propre famille. Il regarde grandir sa fille unique avec l'œil glacial de l'anatomiste, du physiognomoniste, du scientifique, du philosophe, du mâle imbu de sa supériorité intrinsèque, du déterministe dont les plaisirs suprêmes sont d'avoir vu juste là où les autres ont vu de travers et d'avoir raison là où ils ont tort.

La pauvre Catherine est une riche héritière. Un coureur de dot se présente, irrésistible aux yeux de la jeune fille, dont il gagne le cœur, tambour battant. Presque aussi vite, l'œil froid du docteur a détecté l'imposteur, le propre à rien, l'arriviste ; faute de pouvoir détacher Catherine de son amoureux, en usant à l'égard de sa fille de sarcasmes et de cruauté mentale, il mettra l'amoureux en fuite en déshéritant sa fille.

Pour les admirateurs de James, les lecteurs amis déjà ralliés à l'œuvre et à la personne de l'écrivain, *Washington Square* recèle les bonheurs très intimes que procure la découverte d'éléments autobiographiques empruntés à l'expérience personnelle de l'auteur et si habilement transmutés par son art qu'ils insufflent à la matière écrite le vibrato de l'émotion vécue. Au cours de son enfance de nomade de luxe, ballottée entre le Nouveau et le Vieux Continent, James habita quelque temps la vaste demeure de Washington Square, qui appartenait à sa grand-mère maternelle, et dont il a gardé un souvenir enchanteur. Le docteur Sloper ressemble de façon troublante à William James, docteur en médecine et philosophe, fondateur du pragmatisme, frère aîné de Henry et son éternel rival. Critique sévère de la carrière et de l'œuvre littéraire de son cadet, il l'aimait tout en le méprisant; une égale ambivalence entachait d'ailleurs les sentiments de Henry à l'égard de son intransigeant aîné. Quant au stratagème imaginé par le docteur Sloper pour décourager l'amoureux de la dot de sa fille, il s'inspire d'un épisode traumatisant de la saga familiale. Immigré irlandais, le premier William James, grand-père de l'écrivain, avait débarqué en Amérique en 1776. Il y fit très vite fortune; il y fit également onze petits Américains, dont Henry James, père de l'écrivain, qu'il déshérita car il s'était rendu coupable de rébellion contre les rigides principes presbytériens auxquels le patriarche entendait soumettre sa progéniture.

Jointes au style précis et rapide, à la pénétration psychologique remarquable de l'auteur, ces éléments confèrent à ce court roman les couleurs de la vérité et une valeur étonnante de témoignage sur la riche

société new-yorkaise du XIX^e siècle, avant la guerre de Sécession, alors que s'amorce autour de cette ville le développement urbain, industriel et social de l'« Union ». Pour le reste du monde, New York déjà symbolise l'Amérique ; et tandis que des millions d'immigrants y affluent, en quête de terres vierges et de liberté de conscience, dans les beaux quartiers, les drames domestiques lézardent le vernis de la bourgeoisie encore très imprégnée des mœurs de la vieille Europe et du puritanisme anglo-hollandais.

Claude Bonnafont

Pendant la première moitié de ce siècle, plus précisément vers son milieu, un médecin pratiquait avec succès dans la ville de New York où il jouissait à un degré assez exceptionnel de la considération qui, aux États-Unis, fut de tout temps accordée aux membres distingués du corps médical. Cette profession, toujours tenue en grande estime en Amérique, y a conquis plus que nulle part ailleurs son droit à l'épithète « libérale ». Dans un pays où, pour jouer un rôle social, chacun doit gagner sa vie ou faire croire qu'il la gagne, l'art de guérir est apparu comme suprêmement apte à cumuler deux sources reconnues de respect. Il relève du domaine de la pratique, caractéristique hautement recommandable aux États-Unis, et s'exerce à la lumière de la science, autre mérite apprécié par une communauté où les loisirs et les facilités n'ont pas toujours servi l'amour de la connaissance.

Un élément de la réputation du docteur Sloper tenait à ce que savoir et savoir-faire s'équilibraient chez lui avec équité; il aurait pu être qualifié de savant et, pourtant, il n'y avait rien d'abstrait dans ses traitements: il ordonnait toujours quelque remède. Perçu comme extrêmement minutieux, il n'était pas un théoricien fastidieux et, s'il expliquait parfois certains points avec

plus de détails qu'il n'était, semble-t-il, utile au patient, il n'allait jamais (contrairement à certains praticiens connus) jusqu'à se fier à la seule explication et laissait toujours derrière lui une ordonnance impénétrable. Il existait aussi des médecins qui laissaient l'ordonnance sans offrir la moindre explication ; il n'appartenait pas non plus à cette catégorie, après tout la plus répandue. On aura compris que je décris un homme intelligent, véritable raison pour laquelle le docteur Sloper était devenu une célébrité locale.

À l'époque¹ où il nous occupe particulièrement, il avait dans les cinquante ans et sa renommée était à son apogée. Très spirituel, il passait dans la meilleure société de New York pour un homme du monde ; il l'était d'ailleurs dans une juste mesure. Je m'empresse d'ajouter, pour prévenir tout malentendu, qu'il n'avait rien d'un charlatan. C'était un parfait honnête homme, honnête à un point dont il n'avait peut-être pas eu l'occasion de donner la mesure exacte ; et, sans se laisser influencer par la bonhomie chaleureuse du cercle de ses clients, qui se targuaient volontiers d'avoir le docteur le plus « brillant » du pays, il justifiait jour après jour ses droits aux talents que lui attribuait la renommée. C'était un observateur, et même un philosophe ; être brillant lui était si naturel et (d'après la renommée) lui venait si aisément qu'il ne visait jamais à l'effet pour l'effet, pas plus qu'il n'usait des artifices et des prétentions dérisoires, propres aux médiocres. Il faut l'avouer, la chance l'avait favorisé et le chemin de la prospérité s'était aimablement déroulé sous ses pas. À l'âge de

1. Le texte permet de calculer, grâce aux âges de Catherine et du docteur, que le début de l'action se situe entre 1846 et 1850. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

vingt-sept ans, il avait épousé par amour une très charmante jeune fille, Miss Catherine Harrington, de New York, qui, en plus de ses charmes, lui avait apporté une très belle dot Aimable, gracieuse, accomplie, élégante, Mrs Sloper avait été dans les années 1820 une des jolies femmes de cette capitale, petite mais prometteuse, qui, regroupée autour de la Battery, dominait la Bay et dont les accotements herbeux de Canal Street¹ marquaient la frontière au nord. Dès l'âge de vingt-sept ans, Austin Sloper s'était bâti une réputation suffisante pour atténuer ce qu'il y avait d'anormal à ce qu'il eût été choisi, parmi une douzaine de prétendants, par une jeune femme du meilleur monde, dotée de dix mille dollars de revenu et des yeux les plus charmants de l'île de Manhattan. Ces yeux et certains éléments qui les escortaient furent pendant cinq ans environ une source de satisfaction extrême pour le jeune médecin, mari fervent et très heureux.

Le fait d'avoir épousé une femme riche n'infléchit en rien la voie qu'il s'était tracée, et il se consacrait à sa profession avec un objectif aussi affirmé que s'il avait toujours, pour unique ressource, sa part du modeste patrimoine, partagé avec ses frères et sœurs à la mort de son père. Cet objectif n'avait pas été de faire de l'argent avant tout mais d'apprendre et d'agir. Apprendre des choses intéressantes et faire œuvre utile, tel était, *grossomodo*, le programme initialement fixé, et les revenus de sa femme lui semblaient un épiphénomène qui ne devait pas en modifier la validité. Il aimait son travail et l'exercice d'un talent dont il était agréablement

1. Cette rue transversale existe toujours, noyée au centre de l'île de Manhattan par l'expansion de New York à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle.

conscient; c'était une telle évidence que, s'il n'avait été médecin, il n'aurait pu être rien d'autre, et il persistait à être docteur dans les meilleures conditions possibles. Bien entendu, sa situation matrimoniale aisée lui épargnait beaucoup de tâches ingrates, et l'appartenance de sa femme au « meilleur monde » lui amenait grand nombre de ces patients dont les symptômes, pas plus intéressants en eux-mêmes que ceux des classes inférieures, étaient du moins plus logiquement exposés. Il désirait acquérir de l'expérience et, pendant vingt ans, il en accumula beaucoup. Il nous faut l'ajouter: elle lui vint parfois sous des formes qui, abstraction faite de leur valeur intrinsèque, se situaient aux antipodes d'expériences bienvenues. Son premier enfant, un petit garçon riche des plus belles promesses – le docteur, qui n'était pas enclin aux enthousiasmes faciles, en était fermement convaincu –, mourut à l'âge de trois ans, malgré tout ce que la tendresse de sa mère et la science de son père purent inventer pour le sauver. Deux ans plus tard, Mrs Sloper donna naissance à un second enfant, une pauvre enfant dont le sexe impropre lui interdisait, dans l'opinion du docteur, de remplacer son premier-né, tant pleuré, dont il s'était promis de faire un homme accompli. La petite fille était une déception; le pire restait à venir. Une semaine après sa naissance, la jeune mère qui, selon la formule consacrée, allait très bien, manifesta subitement des symptômes alarmants; moins d'une semaine plus tard, Austin Sloper était veuf.

Pour un homme dont l'art consistait à garder les gens en vie, il l'avait indiscutablement mal exercé dans sa propre famille; et un brillant docteur qui, en l'espace de trois ans, perd sa femme et son petit garçon

devait peut-être se préparer à voir ou ses talents ou son affection mis en doute. Notre ami, cependant, échappa aux critiques ; entendons-nous : il échappa à toutes les critiques hormis les siennes, de beaucoup les plus éclairées et les plus redoutables. Il subit le reste de ses jours le poids de cette condamnation très intime et porta sa vie durant les cicatrices du châtiment auquel la plus puissante main qu'il connût l'avait soumis la nuit suivant la mort de sa femme. Le monde qui, comme je l'ai dit, l'appréciait, le plaignit trop pour ironiser ; son malheur, qui le rendit plus intéressant, contribua même à faire de lui l'homme à la mode. L'on fit observer que même les familles de médecins ne peuvent se soustraire aux formes insidieuses de la maladie ; et, après tout, en plus des deux patients que j'ai mentionnés, le docteur Sloper en avait perdu d'autres, ce qui constituait un précédent honorable. Sa petite fille lui restait ; et bien qu'elle ne fût pas ce qu'il avait désiré, il se proposa de tirer d'elle le meilleur parti. Il disposait d'une réserve d'autorité inemployée dont l'enfant profita largement pendant ses jeunes années. Tout naturellement, on l'avait baptisée du nom de sa pauvre mère et jamais le docteur ne l'avait appelée autrement que Catherine, alors même qu'elle n'était qu'un bébé. Elle devint une enfant robuste et pleine de santé, et son père, lorsqu'il la regardait, se disait souvent que, telle qu'elle était, lui du moins n'avait pas besoin de craindre de la perdre. J'ai dit « telle qu'elle était » car, pour dire la vérité... Mais c'est une vérité dont je dois différer la narration.

Lorsque l'enfant atteignit dix ans, il invita sa sœur, Mrs Penniman, à venir séjourner auprès de lui. Il n'y avait eu que deux Miss Sloper et toutes deux s'étaient mariées jeunes. Épouse d'un négociant prospère et mère d'une famille florissante, la cadette, Mrs Almond, était une femme épanouie, avenante, tranquille, pleine de bon sens et la favorite de l'intelligent docteur qui, en matière de femmes, et même s'agissant de ses sœurs, était un homme aux goûts tranchés. Il préférait Mrs Almond à sa sœur Lavinia, qui avait épousé un clergyman pauvre, à la constitution souffreteuse et à l'éloquence ampoulée ; puis, à l'âge de trente-trois ans, elle était restée veuve, sans enfant, sans fortune, sans rien d'autre que le souvenir des fleurs de rhétorique de Mr Penniman dont l'arôme éventé flottait alentour de ses propres discours. Néanmoins, il lui avait proposé un foyer sous son toit, offre que Lavinia accepta avec l'empressement d'une femme qui venait de passer les dix ans de sa vie conjugale dans la ville de Poughkeepsie¹. Le docteur n'avait pas demandé à Mrs Penniman de venir vivre définitivement chez lui ; il avait proposé son

1. Petite ville provinciale à 100 km au nord de New York, sur l'Hudson (aujourd'hui environ 40 000 habitants).

hospitalité pendant qu'elle chercherait un appartement non meublé. Il n'est pas certain que Mrs Penniman se soit jamais livrée à la recherche de logements non meublés, mais, c'est incontestable, elle n'en trouva jamais. Elle s'installa chez son frère et n'en partit jamais; lorsque Catherine eut vingt ans, sa tante Lavinia était toujours un des personnages marquants de son *entourage* immédiat. D'après Mrs Penniman, elle était restée chez son frère afin d'assurer la charge de l'éducation de sa nièce. C'est du moins cette version qu'elle avait présentée à tout le monde, exception faite du docteur, qui ne demandait jamais d'explications auxquelles son imagination serait un jour à même de pourvoir. De plus, malgré l'ample dose d'assurance artificielle dont elle disposait, Mrs Penniman répugnait pour des raisons indéfinissables à se présenter à son frère comme un puits de science. Si relatif fût-il, son sens de l'humour l'empêcha de commettre cette erreur; son frère, de son côté, en avait assez pour l'excuser, dans sa situation, de le mettre à contribution pendant une part considérable de son existence. Jusque-là, il avait tacitement acquiescé à la proposition tacitement émise par Mrs Penniman: il était important que la pauvre enfant sans mère eût auprès d'elle une femme supérieure. Son assentiment ne pouvait être que tacite car le lustre intellectuel de sa sœur ne l'avait jamais ébloui. Excepté lorsqu'il était tombé amoureux de Catherine Harrington, jamais il n'avait été subjugué par une caractéristique féminine, quelle qu'en fût la nature; et bien qu'il fût dans une certaine mesure ce qu'on appelle un médecin pour dames, il n'avait pas une très haute opinion de ce sexe compliqué. Il tenait ses complexités pour plus curieuses qu'édifiantes et l'idée qu'il se faisait de la beauté de

la *raison* était dans l'ensemble rarement satisfaite par ce qu'il observait chez ses patientes. Sa femme avait été une femme sensée mais une brillante exception : des quelques certitudes qu'il détenait, c'était peut-être la principale. Une telle conviction, bien entendu, ne fit rien pour adoucir ou pour abrégier son veuvage ; et, dans le meilleur des cas, elle limitait son aptitude à reconnaître les possibilités de Catherine et le ministère de Mrs Penniman. Néanmoins, au bout de six mois, il accepta comme un fait accompli la présence permanente de sa sœur et, comme Catherine grandissait, il s'aperçut qu'il y avait en effet de bonnes raisons à ce qu'elle eût une compagne de son sexe imparfait. Il était extrêmement poli envers Lavinia, scrupuleusement, formellement poli ; de toute sa vie, elle ne l'avait vu qu'une fois en colère, lorsqu'il avait perdu son sang-froid au cours d'une discussion théologique qui l'opposait à son défunt mari. Avec elle, jamais il ne discutait théologie ; en fait, il ne discutait de rien avec Lavinia : il se contentait de lui faire savoir très clairement, sous forme d'ultimatums transparents, ses désirs concernant Catherine.

Un jour – l'enfant devait avoir douze ans –, il lui avait dit :

– Essaie d'en faire une femme intelligente, Lavinia ; j'aimerais qu'elle soit une femme intelligente.

Pendant un moment, Mrs Penniman parut pensive :

– Mon cher Austin, s'enquit-elle, crois-tu qu'il soit préférable d'être intelligent plutôt que bon ?

– Bon à quoi ? questionna le docteur. Vous n'êtes bon à rien si vous n'êtes pas intelligent.

Mrs Penniman ne vit aucun motif d'objecter ; elle songeait peut-être que son grand rôle en ce monde était dû à ses aptitudes très diversifiées.

– Bien sûr, je souhaite que Catherine soit bonne, dit le docteur le lendemain, mais le fait de ne pas être idiot ne peut en rien diminuer sa vertu. Je n'ai pas peur qu'elle soit méchante; jamais le sel de la malice ne gâtera son caractère. Elle est « bonne comme du bon pain », diraient les Français; mais je ne veux pas dans six ans devoir la comparer à une bonne tartine beurrée.

– As-tu peur qu'elle ne devienne insipide? Mon cher frère, c'est moi qui fournirai le beurre. Donc, tu n'as rien à craindre, dit Mrs Penniman, qui avait pris en main les « arts d'agrément » auxquels s'exerçait l'enfant qu'elle surveillait à son piano – Catherine y déployait un certain talent – et accompagnait au cours de danse où, il faut l'avouer, elle faisait piètre figure.

Grande, élancée, blonde et plutôt fanée, Mrs Penniman était dotée d'une amabilité sans faille, d'une grande distinction, d'un goût certain pour la littérature facile et d'un caractère absurdement dénué de droiture et de loyauté. Romanesque et sentimentale, elle avait la passion des petits secrets et des petits mystères, passion très innocente car ses secrets jusqu'alors n'avaient jamais eu la moindre chance de se réaliser. Elle n'était pas absolument franche mais ce défaut ne tirait pas à conséquence car elle n'avait jamais rien eu à dissimuler. Elle aurait aimé avoir un ami de cœur et correspondre avec lui sous un nom d'emprunt par l'intermédiaire de missives déposées dans une boutique. Je serais tenté de dire que son imagination ne s'enhardit jamais jusqu'à des réalités plus tangibles. Mrs Penniman n'avait jamais eu d'ami de cœur, mais son frère, qui était très perspicace, comprenait sa tournure d'esprit. « Lorsque Catherine aura dix-sept ans, se disait-il, Lavinia essaiera de la persuader qu'un jeune

homme à moustache est amoureux d'elle. Ce sera entièrement faux ; aucun jeune homme, avec ou sans moustache, ne s'éprendra jamais de Catherine, mais Lavinia se chargera de l'imaginer et lui en parlera ; à moins que son goût pour les opérations clandestines ne l'emporte, peut-être m'en parlera-t-elle aussi. Heureusement pour la paix de son âme, Catherine ne verra rien et ne croira pas Lavinia ; la pauvre Catherine n'est pas romanesque. »

Pleine de santé, bien découplée, l'enfant n'avait rien de la beauté de sa mère. Elle n'était pas laide ; elle avait simplement un visage ordinaire, doux et atone. La remarque la plus obligeante jamais faite à son propos concernait sa « gentille » figure et, malgré son statut d'héritière, nul ne songeait à la considérer comme une beauté. Quant à sa pureté morale, l'opinion de son père se justifiait pleinement ; elle était excellemment, imperturbablement bonne ; affectueuse, docile, obéissante et très portée à dire la vérité. Dans ses très jeunes années, elle avait eu l'air d'un vrai garçon manqué et, bien que l'aveu soit embarrassant à propos de mon héroïne, je dois ajouter qu'elle était plutôt gloutonne. Pour autant que je sache, jamais elle n'avait volé de raisins secs à l'office mais elle consacrait son argent de poche à l'achat de gâteaux à la crème. Sur ce point, cependant, une attitude critique serait incompatible avec une référence sincère aux souvenirs d'enfance de tout biographe. Catherine, incontestablement, n'était pas douée ; elle manquait de vivacité d'esprit dans ses études ; à vrai dire, elle en manquait dans tous les domaines. Mais elle n'était pas déficiente, au sens d'une anomalie, et amassait assez de connaissances pour tenir honnêtement sa place dans une conversation avec ses

contemporains, parmi lesquels, il faut néanmoins le confesser, elle occupait une place de second plan. Il est bien connu qu'à New York, il est possible à une jeune fille de jouer les premiers grands rôles. Extrêmement modeste, Catherine n'avait aucun désir de briller; lors des réunions mondaines, ainsi qu'on les appelle, on l'aurait le plus souvent découverte repliée aux abords des coulisses. Elle aimait énormément son père et avait très peur de lui; elle le voyait comme le plus intelligent, le plus beau et le plus célèbre des hommes. La pauvre jeune fille trouvait si totalement son bonheur dans le don de son affection que le léger frémissement de crainte qui se mêlait à sa passion filiale, au lieu de l'émousser, lui donnait une saveur rare. Son désir le plus profond était de lui plaire, et sa conception du bonheur, savoir qu'elle y avait réussi. Elle n'y était jamais parvenue au-delà d'un certain point. Bien qu'il fût dans l'ensemble très gentil avec elle, Catherine en était parfaitement consciente et dépasser le point en question lui semblait réellement une raison de vivre. Bien entendu, elle ne pouvait savoir qu'elle le décevait, encore qu'en trois ou quatre occasions le docteur eût été presque sincère à ce propos.

Elle grandissait dans la paix et le bonheur, mais, lorsque ses dix-huit ans furent venus, Mrs Penniman n'avait pas fait d'elle une femme intelligente. Le docteur Sloper aurait aimé être fier de sa fille; mais il n'y avait rien dont on pût tirer fierté chez la pauvre Catherine. Rien, certainement, dont on aurait dû avoir honte, mais ce n'était pas suffisant pour l'orgueilleux docteur, qui aurait eu plaisir à pouvoir penser que sa fille sortait de l'ordinaire. Il aurait été juste qu'elle fût jolie et gracieuse, intelligente et distinguée, car sa

mère avait été la plus charmante des femmes au cours de sa brève existence ; quant à son père, il connaissait sa propre valeur. Il s'irritait par moments d'avoir produit une enfant banale, il allait même parfois jusqu'à éprouver quelque satisfaction à la pensée que sa femme n'avait pas vécu assez longtemps pour le découvrir. Naturellement, il lui fallut longtemps pour faire cette découverte : lorsque Catherine fut devenue une jeune lady accomplie, alors seulement il considéra la question comme réglée. Il lui accorda généreusement le bénéfice du doute et ne se hâta pas de conclure. Mrs Penniman l'assurait fréquemment que sa fille avait une nature délicieuse, mais il savait comment interpréter cette déclaration. Elle signifiait, à son sens, que Catherine n'était pas assez avisée pour s'apercevoir que sa tante était une oie, faiblesse de jugement qui ne pouvait manquer d'être agréable à Mrs Penniman. Elle-même et son frère, cependant, s'exagéraient les lacunes de la jeune fille ; tout en aimant beaucoup sa tante, tout en étant consciente de la gratitude qu'elle lui devait, Catherine la regardait sans rien du noble effroi qui frappait de son sceau l'admiration vouée à son père. Dans son esprit, l'infini ne participait pas du personnage de Mrs Penniman ; Catherine l'avait vue immédiatement telle qu'en elle-même, et cette apparition ne l'avait pas éblouie. Alors que, dans leur incessant déploiement, les hautes facultés de son père semblaient se perdre dans un flou lumineux qui, loin d'en marquer les limites, signifiait que l'esprit de Catherine cessait de les suivre.

Ce serait une erreur de croire que le docteur Sloper faisait payer à la pauvre jeune fille sa déception ou lui laissât entendre qu'elle lui avait joué un mauvais tour. Au contraire ; de peur d'être injuste envers elle, il

remplissait ses devoirs avec un zèle exemplaire et reconnaissait qu'elle était une enfant loyale et affectueuse. Du reste, il était philosophe : il fuma nombre de cigares en ruminant sa déception et, le temps venu, il s'y accoutuma. Il tirait satisfaction du fait qu'il n'espérait rien, au prix bien sûr d'un raisonnement légèrement gauchi : « Je n'espère rien, se disait-il ; de sorte que si elle me réserve une surprise, ce sera un bénéfice net ; et, dans le cas contraire, je n'aurai rien perdu. » C'était à peu près l'époque où Catherine atteignait dix-huit ans ; ce qui montre bien que son père n'avait pas fait preuve d'impatience. À ce moment-là, elle semblait incapable de provoquer une surprise ; l'on pouvait même se demander si elle pouvait en éprouver, tant elle était tranquille et impassible. Les gens au franc-parler la qualifiaient de flegmatique. Mais elle était impossible parce qu'elle était timide, à un point gênant et même douloureux. Cette timidité n'était pas toujours comprise et Catherine donnait parfois l'impression d'être insensible. En réalité, c'était l'être le plus tendre qui fût jamais.

Enfant, elle promettait d'être grande ; mais, à l'âge de seize ans, elle cessa de s'allonger, et sa stature, pas plus que ses autres traits, ne sortait de la moyenne. Elle était robuste, cependant, bien faite, et sa santé, heureusement, était excellente. Le docteur était philosophe, avons-nous dit, mais je n'aurais pas répondu de sa philosophie si la pauvre jeune fille s'était révélée souffreteuse et malingre. Elle dégageait une impression de santé, son principal titre de beauté, et sa carnation claire et fraîche, où le blanc et le rose se répartissaient avec équité, était très agréable à voir. Elle avait l'œil petit et tranquille, des traits plutôt lourds, des tresses brunes et lisses. Les gens très critiques la tenaient pour une jeune fille banale et ordinaire ; les personnes douées de plus d'imagination en parlaient comme d'une jeune fille paisible qui avait l'air d'une dame, mais nul ne poussait jamais très avant la discussion à son propos. Lorsque l'on fut parvenu à lui faire entrer dans la tête l'idée qu'elle était une jeune lady – il fallut beaucoup de temps pour l'en persuader –, elle révéla subitement un goût exubérant pour la toilette. Exubérant est bien le qualificatif qui convient, et, malgré mes scrupules de biographe, je dois admettre que son jugement en la matière n'était pas infaillible

mais influencé par l'incertitude et le désarroi. En fait, chez cette jeune personne peu douée pour la parole, la passion des parures n'était autre chose que le désir de s'exprimer. À travers ses vêtements, Catherine s'exerçait à l'éloquence et tentait de racheter la timidité de ses propos par la belle franchise de ses toilettes. Mais, dès lors qu'elle s'exprimait par le truchement de ses atours, on ne pouvait blâmer les gens qui lui accordaient peu d'esprit. Ajoutons que, malgré sa fortune à venir depuis des années, le docteur Sloper gagnait vingt mille dollars par an grâce à l'exercice de sa profession, dont il mettait la moitié de côté –, la somme à sa disposition n'était pas plus élevée que l'argent de poche accordé à beaucoup de jeunes filles sans fortune. À cette époque, quelques veilleuses tremblotaient encore à New York dans le temple de la simplicité républicaine et le docteur Sloper aurait été heureux de voir sa fille se conduire avec la grâce classique d'une prêtresse de ce culte innocent. Penser que son enfant pouvait être à la fois laide et trop pomponnée le faisait frémir. Lui-même appréciait les bonnes choses de la vie dont il faisait grand usage mais il avait la vulgarité en horreur et, selon sa théorie, la vulgarité gagnait du terrain dans la société environnante. De plus, aux États-Unis voici trente ans, le luxe était bien moindre qu'il n'est à présent, et l'intelligent docteur avait opté, s'agissant de sa fille, pour une conception à l'ancienne de l'éducation des jeunes personnes. Il n'avait pas de théorie particulière à ce sujet; la nécessité n'était pas encore apparue d'assurer son autodéfense grâce à une cohorte de théories. Il lui semblait simplement bienséant et raisonnable qu'une jeune femme bien élevée ne portât pas la moitié de sa fortune sur son dos. Or le dos de

Catherine était large et sa fortune imposante ; mais, par crainte du déplaisir paternel, elle ne s'aventurait jamais à l'exposer. Notre héroïne avait vingt ans accomplis lorsqu'elle s'offrit pour tenue de soirée une robe de satin rouge, agrémentée d'une frange d'or, convoitée en secret depuis des années. Elle lui donnait l'allure d'une femme de trente ans ; mais, curieusement, en dépit de son goût pour les falbalas, elle n'avait pas un brin de coquetterie, et son anxiété, lorsqu'elle les arborait, ne concernait pas sa personne mais se concentrait sur eux : avaient-ils belle apparence ? Sur le point qui suit, l'histoire n'a pas tranché, mais l'hypothèse est légitime ; ce fut dans la toilette royale qui vient d'être décrite qu'elle se présenta lors d'une petite réception donnée par sa tante, Mrs Almond. La jeune fille avait alors vingt et un ans et la soirée de Mrs Almond inaugura pour elle une époque très importante.

Quelques années plus tôt, le docteur Sloper avait transporté ses pénates dans la ville haute, comme l'on dit à New York. Il avait vécu depuis son mariage dans une grande demeure de brique rouge, avec des couronnements de granit et un grand jour d'imposte au-dessus de la porte, située dans une rue à cinq minutes de l'hôtel de ville, dont les plus beaux jours (d'un point de vue social) avaient tourné autour de 1820. Après cette date, la marée de la mode progressa régulièrement vers le nord, phénomène inévitable à New York, où la circulation ne peut se faire que dans le sens d'une île étroite, et le vacarme du trafic s'étendit à droite et à gauche de Broadway. À l'époque où le docteur changea de résidence, le murmure du commerce était devenu un tapage étourdissant, qui charmait cependant les oreilles des bons citoyens, partie prenante au

développement du commerce dans leur île fortunée, comme ils se plaisaient à l'appeler. L'intérêt indirect que le docteur portait à ce phénomène aurait pu être immédiat car, au fil des années, la moitié de ses patients se muèrent en hommes d'affaires surchargés de travail, et lorsque la plupart des demeures voisines, également ornées de couronnements de granit et de grands jours d'imposte, furent converties en bureaux, en entrepôts et en agences maritimes ou adaptées aux usages essentiels du commerce, il décida de chercher une maison plus tranquille. En 1835¹, le refuge idéal, noble et paisible, fut découvert dans Washington Square où le docteur se fit construire une belle maison moderne, dotée d'une vaste façade, d'un grand balcon devant les fenêtres du salon et d'un perron de marbre blanc qui montait jusqu'à l'entrée, elle aussi parementée de marbre blanc. Censée incarner il y a quarante ans le sommet de l'architecture rationnelle, cette disposition caractérisait nombre de maisons voisines et presque identiques, qui demeurent à ce jour de solides et honorables résidences. En face d'elles s'étendait le Square, couvert d'une végétation abondante et sans prétention, entourée d'une clôture en bois, qui accentuait son apparence champêtre et accueillante ; passé l'angle, on débouchait sur la majestueuse Fifth Avenue ; elle s'ouvrait à la même hauteur que Washington Square avec une ampleur et une assurance qui déjà la désignaient à de hautes destinées. J'ignore si cela tient à la douceur des souvenirs d'enfance, mais bien des gens trouvent

1. Les biographes font ressortir cette erreur de date dont ils attribuent l'origine au grand incendie de 1835 qui détruisit 700 bâtiments du vieux New York, notamment les architectures hollandaises.

ce quartier de New York particulièrement délicieux. Il bénéficie d'une sorte de sérénité foncière dont sont dénués la plupart des autres quartiers de la longue ville tapageuse ; son apparence est plus évoluée, plus riche et plus honorable que celle des secteurs plus éloignés de la grande artère longitudinale, et son ambiance semble chargée des échos d'une histoire sociale. C'était là, auriez-vous pu être informés de source autorisée, que vous aviez fait votre entrée dans un monde qui offrait manifestement des sources d'intérêt variées ; c'était là que vivaient vos grands-mères, dans une solitude vénérable qui n'excluait pas une hospitalité vivement appréciée par des enfants imaginatifs et gourmands ; c'était là que vous aviez fait vos premières grandes promenades derrière la nurse que vous suiviez d'un pas inégal en reniflant l'étrange odeur des allantes¹ qui, à l'époque, fournissaient le principal ombrage du square et diffusaient un arôme que vous étiez encore trop candides pour détester comme il le mérite ; c'était là, enfin, que votre première école – tenue par une vieille dame au vaste sein, au large soubassement et nantie d'une fêrue, qui ne cessait de boire du thé dans une tasse bleue posée sur une soucoupe dépareillée – élargit le cercle de vos observations et de vos sensations. C'était là, quoi qu'il en soit, que mon héroïne passa de nombreuses années de sa vie ; et c'est là mon excuse pour cette parenthèse topographique.

Mrs Almond habitait beaucoup plus haut dans la ville, dans une rue embryonnaire au numéro élevé, une

1. Grands arbres, appelés aussi vernis du Japon ; ils poussent très bien en ville, mais on ne plante habituellement que les arbres femelles car les fleurs des arbres mâles émettent une odeur désagréable.

région où l'extension de la cité commençait à prendre un air abstrait¹, où les peupliers poussaient près de la chaussée (quand il y en avait) et mêlaient leur ombre aux toits pentus de maisons hollandaises disparates et où porcs et poulets folâtraient dans le ruisseau. Ces éléments de pittoresque champêtre ont à présent totalement déserté la scène des rues de New York; mais on en recueillait encore le souvenir dans la mémoire des habitants d'âge mûr de quartiers qui rougiraient aujourd'hui qu'on les leur rappelât. Nantie de nombreux cousins, Catherine était très liée aux enfants de sa tante Almond, dont le nombre s'était définitivement arrêté à neuf. Dans ses très jeunes années, elle les effrayait plutôt; elle passait, selon la formule consacrée, pour très instruite, et quelqu'un qui partageait l'intimité de leur tante Penniman en reflétait partiellement la grandeur. Pour les jeunes Almond, Mrs Penniman était un objet d'admiration plus que de sympathie. Ses manières étaient étranges et redoutables et ses robes de deuil – après la mort de son mari, elle s'était habillée en noir pendant vingt ans, puis apparut un beau matin avec des roses roses fichées sur son chapeau – se compliquaient à des endroits bizarres et imprévus de boucles, de perles noires et d'épingles qui décourageaient la familiarité. Elle prenait les enfants trop durement, pour le meilleur comme pour le pire, ayant toujours l'air d'exiger d'eux quelque subtilité: lui rendre visite ressemblait beaucoup à fréquenter l'église

1. Les rues portent des noms au sud de Washington Square, dans la partie ancienne de la ville, et des numéros au nord de ce Square, en fonction du plan de Manhattan qui fut, pour des motifs démocratiques, décidé avant la construction des immeubles (rues est-ouest, avenues sud-nord).

avec l'obligation de s'asseoir au premier rang. On finit cependant par découvrir que tante Penniman n'était qu'un accident dans l'existence de Catherine, et non une part de son essence : lorsqu'elle venait passer un samedi avec ses cousins, la jeune fille était disponible pour jouer « à la queue leu leu » et même à saute-mouton. L'entente s'était aisément établie sur ces bases et Catherine fraternisa pendant plusieurs années avec ses jeunes parents. Je dis jeunes parents parce que sept des petits Almond étaient des garçons et que Catherine préférait les jeux auxquels il est plus commode de s'adonner en pantalons. Peu à peu, cependant, les pantalons des petits Almond commencèrent à s'allonger et leurs propriétaires à se disperser et s'établir dans la vie. Les aînés des enfants étaient plus âgés que Catherine et les garçons furent mis au collège ou placés dans des maisons de commerce. Des deux filles, l'une se maria en temps voulu et l'autre se fiança avec une égale ponctualité. C'était pour célébrer ce dernier événement que Mrs Almond donnait la petite réception dont j'ai parlé. Sa fille allait épouser un jeune et vaillant agent de change, un garçon de vingt ans : l'on pensait qu'il s'agissait là d'une très bonne chose.

Parée de plus de boucles, de plus de bracelets que jamais, Mrs Penniman se rendit bien sûr à la réception, accompagnée de sa nièce ; le docteur aussi avait promis de faire une apparition plus tard dans la soirée. On allait certainement beaucoup danser ; avant que le bal n'eût vraiment commencé, Marian Almond se dirigea vers Catherine en compagnie d'un grand jeune homme. Elle le présenta comme une personne très désireuse de faire la connaissance de notre héroïne et comme un cousin d'Arthur Townsend, son fiancé.

Marian Almond était une jolie demoiselle de dix-sept ans, dotée d'une silhouette menue, d'une très large ceinture à nœud bouffant et de manières élégantes auxquelles le mariage n'avait rien à ajouter. Elle avait déjà des airs de maîtresse de maison, recevant ses hôtes, agitant son éventail et disant qu'avec tous ces gens dont elle devait s'occuper, elle n'aurait pas un instant pour danser. Elle fit un long discours à propos du cousin de Mr Townsend auquel elle administra un léger coup d'éventail avant de se détourner pour aller s'acquitter d'autres devoirs. Catherine n'avait pas compris tout ce bavardage ; son attention avait été captivée par l'aisance des manières de Marian, le flot de ses idées, et par la contemplation du jeune homme qui

était remarquablement beau. Toutefois elle avait réussi ce à quoi elle échouait souvent quand on lui présentait quelqu'un : saisir son nom, qui s'avérait être le même que celui du petit agent de change de Marian. Catherine était toujours agitée par les présentations. Le moment lui paraissait difficile et elle se demandait comment certaines personnes – sa nouvelle connaissance en cet instant, par exemple – pouvaient s'en soucier aussi peu. Elle s'interrogeait sur ce qu'elle devrait dire et sur les conséquences qui pourraient s'ensuivre si elle ne disait rien. Dans l'immédiat, les conséquences furent très agréables. Sans lui laisser le temps d'éprouver de l'embarras, Mr Townsend commença de lui parler avec un sourire plein d'aisance, comme s'il la connaissait depuis un an.

– Quelle soirée délicieuse ! Quelle charmante maison ! Quelle famille intéressante ! Quelle jolie fille que votre cousine !

Ces observations qui, en elles-mêmes, n'étaient pas d'une grande profondeur, Mr Townsend semblait les lui offrir pour ce qu'elles valaient, et comme une contribution à cet événement social. Il regardait Catherine dans les yeux ; elle ne répondait rien ; elle écoutait simplement et le regardait ; et lui, comme s'il n'attendait pas de réponse précise, continua de parler de beaucoup d'autres choses de la même manière agréable et naturelle. Bien qu'elle se sentît muette, Catherine n'était consciente d'aucune gêne ; il semblait tout à fait normal qu'il parlât et qu'elle-même simplement le regardât. Ce qui rendait la chose si naturelle était qu'il fût si bien tourné ou plutôt, comme elle l'exprima pour elle-même, si beau. La musique qui s'était tue depuis un moment reprit soudain ; avec un sourire encore plus

intense et plus profond, il lui demanda alors si elle lui ferait l'honneur de danser avec lui. À cette question, elle ne donna pas plus de réponse audible qu'elle n'en avait faite aux précédentes. Elle laissa simplement le bras du gentleman enlacer sa taille – ce faisant, il lui parut avec une intensité jamais encore aussi vivement éprouvée que c'était là une place bien étrange pour le bras d'un gentleman – et un moment plus tard, il la guidait autour de la pièce dans les rotations harmonieuses d'une polka. Lorsqu'ils s'arrêtèrent, elle sentit qu'elle était rouge ; et, pendant quelques instants, elle cessa de le regarder. Elle s'éventa et baissa les yeux vers les fleurs peintes sur son éventail. Il lui demanda si elle souhaitait danser à nouveau. Les yeux toujours fixés sur l'éventail, elle hésitait à répondre.

– Avez-vous la tête qui tourne ? demanda-t-il d'un ton de charmante sollicitude.

Alors Catherine leva les yeux vers lui ; indéniablement, il était beau, et pas du tout rouge.

– Oui, dit-elle, sans vraiment savoir pourquoi car danser ne lui avait jamais fait tourner la tête.

– Dans ce cas, dit Mr Townsend, nous allons nous asseoir tranquillement et bavarder. Je vais trouver un endroit agréable pour nous installer.

Il trouva un endroit idéal, un endroit parfait, un petit sofa qui semblait fait pour deux personnes. Entre-temps, les salons s'étaient remplis ; le nombre des danseurs augmentait et les gens tout proches d'eux se tenaient debout, le dos tourné au sofa, si bien que Catherine et son compagnon, apparemment retirés du monde, passaient inaperçus. « *Nous bavarderons* », avait dit le jeune homme mais il fit encore tous les frais de la conversation. Penchée en arrière, les yeux fixés sur

lui, Catherine souriait et pensait qu'il était fort intelligent. Il avait des traits comparables à ceux des jeunes hommes sur les tableaux; Catherine n'avait jamais vu de traits pareils, si délicats, si bien ciselés et accomplis chez les jeunes New-Yorkais qu'elle croisait dans la rue ou rencontrait à des soirées dansantes. Grand et svelte, il paraissait néanmoins extrêmement fort. Catherine songea qu'il avait l'air d'une statue. Mais une statue n'aurait pu parler ainsi, et moins encore posséder des yeux d'une couleur aussi extraordinaire. Jamais il n'était venu chez Mrs Almond; il se sentait vraiment comme un étranger et c'était très gentil de la part de Catherine de l'avoir pris en pitié. Il était le cousin d'Arthur Townsend – pas très proche, assez éloigné même –, et Arthur l'avait amené pour le présenter à la famille. En fait, il était un parfait étranger à New York. C'était sa ville natale mais il n'y était pas revenu depuis de nombreuses années. Il avait bourlingué dans le vaste monde et vécu dans des lieux incroyables; il était de retour depuis près de deux mois. New York était très agréable, simplement, il s'y sentait seul.

– Voyez-vous, les gens vous oublient, dit-il en souriant à Catherine avec son délicieux regard, et en se penchant vers elle, les coudes sur ses genoux.

Il semblait à Catherine qu'après l'avoir rencontré une seule fois, jamais on ne pouvait l'oublier; personne ne le pourrait. Mais elle garda pour elle cette réflexion, comme un objet très précieux que l'on met à l'abri.

Ils restèrent là pendant quelque temps. Il était très amusant. Il la questionnait sur les gens qui les entouraient, essayait de deviner qui étaient certains et commettait les erreurs les plus cocasses. Il faisait sur eux ses commentaires le plus librement qui soit, d'une façon

positive et désinvolte. Catherine n'avait jamais entendu quiconque, et surtout pas un jeune homme, parler de cette manière. C'était la façon dont un jeune homme pourrait parler dans un roman ; ou, mieux encore, dans une pièce, sur la scène, tout près des feux de la rampe, face au public dont les yeux sont braqués sur lui, si bien que chacun s'émerveille de sa présence d'esprit. Et cependant, Mr Townsend n'avait rien d'un acteur ; il semblait si sincère, si naturel. Tout cela était très intéressant, mais, sur ces entrefaites, Marian Almond apparut, se frayant un passage dans la foule, et, quand elle eut découvert les jeunes gens toujours ensemble, elle poussa une exclamation ironique : tout le monde se retourna et Catherine se sentit rougir. Interrompant leur conversation, Marian dit à Mr Townsend – elle le traitait comme si elle était déjà mariée et qu'il fût déjà son cousin – d'aller immédiatement retrouver sa mère qui avait exprimé voilà bien une demi-heure le souhait de le présenter à Mr Almond.

– Nous nous reverrons, dit-il à Catherine en la quittant, et Catherine trouva que c'était là une déclaration très originale.

Sa cousine la prit par le bras et l'entraîna.

– Inutile de te demander ce que tu penses de Morris, s'exclama la jeune fille.

– Ah, c'est son prénom ?

– Je ne te demande pas ce que tu penses de son prénom mais ce que tu penses de lui, dit Marian.

– Oh, rien de particulier, répondit Catherine, déguisant sa pensée pour la première fois de sa vie.

– J'ai bien envie de le lui dire ! s'écria Marian. Ça lui fera du bien ; il est si terriblement prétentieux.

– Prétentieux ? fit Catherine ébahie.

– C'est ce que dit Arthur, et Arthur en sait long sur lui.

– Oh, ne le lui dis pas, implora Catherine dans un murmure.

– Ne pas lui dire qu'il est prétentieux ? Mais je le lui ai déjà dit vingt fois.

Ébahie par cette déclaration audacieuse, Catherine baissa les yeux vers sa petite cousine. C'était sans doute parce que Marian allait se marier qu'elle allait aussi loin, se dit-elle. Avant de se demander si l'on attendrait d'elle de pareils exploits lorsqu'elle serait fiancée.

Une demi-heure plus tard, elle vit sa tante Penniman assise dans l'embrasure d'une fenêtre, la tête légèrement inclinée de côté, son face-à-main en or rivé devant ses yeux qui erraient à travers la pièce. Un gentleman lui faisait face, légèrement penché en avant, le dos tourné à Catherine. Elle reconnut aussitôt ce dos qu'elle n'avait jamais vu ; car lorsqu'il l'avait quittée à l'instigation de Marian, il avait fait retraite en bon ordre, sans se retourner. Morris Townsend – le nom lui était déjà très familier, comme si quelqu'un le lui avait répété sans cesse à l'oreille depuis une demi-heure –, Morris Townsend faisait part à sa tante de ses impressions sur la compagnie ; il disait des choses intelligentes et Mrs Penniman souriait, comme si elle les approuvait. Sitôt qu'elle eût saisi la situation, Catherine s'éloigna ; elle n'aurait pas aimé qu'il se retournât et qu'il la vît. Mais le fait en soi lui plaisait : il bavardait avec Mrs Penniman, dont elle partageait de si près la vie quotidienne ; cela, semblait-il, le rapprochait d'elle et lui permettait de le contempler plus commodément que si elle avait été l'objet de ses civilités ; et que tante Lavinia puisse l'aimer, qu'elle ne soit

ni choquée, ni alarmée par ses propos paraissait également à la jeune fille comme un avantage personnel : car la référence suprême de tante Lavinia était fondée sur le tombeau de feu son mari, véritable génie de la conversation, ainsi qu'elle en avait convaincu chacun. L'un des garçons Almond, ainsi les appelait Catherine, invita notre héroïne à danser un quadrille et, pendant un quart d'heure, ses pieds au moins furent occupés. Cette fois, pas de vertige, elle avait les idées claires. À l'instant précis où le quadrille s'achevait, elle se trouva dans la foule face à son père. Le docteur Sloper arborait généralement un mince sourire – son sourire n'était jamais large – et ce mince sourire jouait entre ses yeux clairs et ses lèvres rasées de près tandis qu'il examinait la robe cramoisie de sa fille.

– Est-il possible que cette magnifique personne soit ma fille ? dit-il.

On l'aurait beaucoup surpris si on lui avait dit qu'il ne s'adressait presque jamais à sa fille autrement que sur le mode ironique ; c'était pourtant un fait d'évidence. Catherine était toujours contente lorsque son père s'adressait à elle mais elle devait tailler son plaisir dans la masse brute de ses propos, écartant des fragments épars, des bribes insaisissables et des lambeaux d'ironie dont elle ne savait jamais que faire, qui semblaient trop délicats pour son usage personnel ; tout en déplorant les limites de son entendement, Catherine sentait qu'ils étaient trop précieux pour être gaspillés ; s'ils passaient au-dessus de sa tête, ils n'en contribuaient pas moins, croyait-elle, à la richesse universelle de la sagesse humaine.

– Je ne suis pas magnifique, dit-elle doucement, regrettant de n'avoir pas mis une autre toilette.

– Tu es somptueuse, opulente et dispendieuse, répliqua son père. Tu as l'air de disposer de quatre-vingt mille dollars par an.

– Eh bien, du moment que je ne les ai pas, dit Catherine sans grande logique.

Elle n'avait pas encore une idée très précise de sa future fortune.

– Du moment que tu ne les as pas, tu ne devrais pas avoir l'air de les avoir... T'es-tu bien amusée ?

Catherine hésita un instant ; puis, le regard ailleurs, murmura :

– Je suis un peu fatiguée.

Cette réception, avons-nous dit, était le début d'une époque importante pour Catherine. Elle venait de faire, pour la seconde fois de sa vie, une réponse indirecte, et le début d'une phase de dissimulation est à coup sûr une date significative. Catherine ne se fatiguait pas aussi facilement !

Néanmoins, dans la voiture, alors qu'ils rentraient chez eux, elle fut aussi tranquille que si la fatigue avait été son lot. La façon dont le docteur Sloper s'adressait à sa sœur Lavinia ressemblait beaucoup au ton qu'il avait adopté à l'égard de Catherine.

– Qui est ce jeune homme qui te faisait la cour ? demanda-t-il.

– Oh, mon cher frère ! murmura Mrs Penniman d'un ton désapprobateur.

– Il semblait remarquablement tendre. Pendant une bonne demi-heure, toutes les fois que je vous ai regardés, il avait le même air d'adoration.

– L'adoration ne m'était pas destinée, dit Mrs Penniman. Elle allait à Catherine. Il me parlait d'elle.

Catherine écoutait de toutes ses oreilles.

– Oh, tante Penniman ! s'écria-t-elle faiblement.

– Il est très beau ; il est très intelligent ; il s'exprime avec beaucoup... avec beaucoup de bonheur, poursuivit sa tante.

– Est-il amoureux de cette royale créature ? s'enquit le docteur avec humour.

– Oh, père ! s'exclama la jeune fille encore plus faiblement, bénissant le ciel de ce qu'il fit sombre dans la voiture.

– Cela, je l'ignore ; mais il admirait sa toilette.

Dans l'obscurité, Catherine ne se dit pas : « Seulement ma toilette ? » La déclaration de Mrs Penniman la frappait par sa richesse, non par son indigence.

– Tu vois, dit son père, il pense que tu disposes de quatre-vingt mille dollars par an.

– Je ne crois pas qu'il pense à cela, dit Mrs Penniman ; il est trop raffiné.

– Il doit être terriblement raffiné pour ne pas penser à cela !

– Justement, il l'est ! laissa échapper Catherine, à son propre étonnement

– Tiens, je croyais que tu t'étais endormie, répondit son père.

« L'heure est venue, ajouta-t-il pour lui-même. Lavinia commence à échafauder une histoire d'amour pour Catherine. C'est une honte de lui jouer un tour pareil. »

– Comment s'appelle ce gentleman ? reprit-il à voix haute.

– Je n'ai pas saisi son nom et je n'ai pas voulu l'interroger. Il avait demandé à m'être présenté, dit Mrs Penniman avec hauteur. Tu sais combien la prononciation de Jefferson est défectueuse.

Jefferson était Mr Almond.

– Catherine, ma chérie, comment donc s'appelle ce gentleman ?

Pendant une minute, n'eût été le roulement de la voiture, on aurait entendu tomber une épingle.

– Je ne sais pas, tante Lavinia, dit Catherine très doucement.

Tout ironique qu'il était, son père la crut.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Titre original: *Washington Square*

Première publication: 1880

© Éditions Liana Levi, 1993, pour la présente traduction.

*Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement
des systèmes d'intelligence artificielle.*

*La fouille de texte et de données est interdite conformément à
l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.*

Couverture : D. Hoch

Photo : © alenavlad/iStock

Cette édition électronique du livre *Washington Square* de Henry James
a été réalisée en octobre 2026

par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN: 979-10-349-1348-0)

ISBN ePDF: 979-10-349-1350-3